

Comme quoi Jean n'est pas indépendant de Pierre; ou, La division du travail et l'échange.

Nous trouvons dans un économiste contemporain, Frédéric Bastiat, l'étude suivante sur la division du travail et sur l'échange, qui est à la fois un chef-d'œuvre de style et de bon sens. Elle fait surtout comprendre qu'il n'y a personne qui n'ait besoin des autres et que l'ouvrier est le plus utile à la société :

"Prenons, dit-il, un menuisier de village et observons tous les services qu'il rend à la société, et tous ceux qu'il en reçoit; nous ne tarderons pas à être frappés de l'énorme disproportion évidente.

"Cet homme passe sa journée à raboter des planches, à fabriquer des tables et des armoires; peut-être se plaint-il de sa condition, et cependant que reçoit-il en réalité de la société en échange de son travail?

"D'abord tous les jours, en se levant, il s'habille, et il n'a personnellement fait aucune des nombreuses pièces de son vêtement. Or pour que ces vêtements, tout simples qu'ils sont, soient à sa disposition, il faut qu'une énorme quantité de travail, d'industrie, de transports, d'inventions ingénieuses ait été accomplie.

"Il faut que des Américains aient produit du coton, des Indiens de l'indigo, des Français de la laine et du lin; que tous ces matériaux aient été transportés, ouvrés, filés, tissés, teints, etc.

"Ensuite il déjeune. Pour que le pain qu'il mange lui arrive tous les matins, il faut que des terres aient été défrichées, labourées, ensemencées; il faut que les récoltes aient été préservées du pillage; il faut que le froment ait été récolté, pétri et préparé. Il faut que le fer, l'acier, le bois, la pierre aient été convertis par le travail en instruments de travail, toutes choses dont chacune, prise isolément, suppose une masse incalculable de travail mise en jeu, non-seulement dans l'espace, mais dans le temps.

"Cet homme enverra son fils à l'école pour y recevoir une instruction qui, si bornée qu'elle soit, n'en suppose pas moins des recherches, des connaissances dont l'imagination est effrayée.

"Il sort; il trouve une rue pavée et éclairée.

"Il va à l'église: elle est un monument prodigieux, et le livre qu'il y porte est un monument plus prodigieux encore de l'intelligence humaine.

"Il est impossible de ne pas être frappé de la disproportion véritablement incommensurable qui existe entre les satisfactions que cet homme puise dans la société, et celles qu'il pourrait se donner, s'il était réduit à ses propres forces.

"J'ose dire que, dans une seule journée, il consume des choses qu'il ne pourrait produire lui-même dans dix siècles. Et si l'on regarde les choses de près, on s'aperçoit que ce menuisier a payé en services tous les services qui lui ont été rendus. S'il tenait ses comptes avec une rigoureuse exactitude, on se convaincrait qu'il n'a rien reçu sans le payer au moyen de sa modeste industrie."

On dit qu'on donna cent écus à un poète pour faire l'épithète d'un bourgeois qui n'avait aucun mérite, et qu'il fit la suivante :

Ci-gît un grand personnage,
Qui fut d'un illustre lignage,
Qui posséda mille vertus,

Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort sage.
Je n'en dirai pas d'avantage,
C'est trop mentir pour cent écus.

William R..., marchand, est bon époux, bon père, bon ami; mais il ne veut pas avouer qu'il est Irlandais, bien qu'il ait vu le jour à Cork.

—Enfin, lui dit un ami qui s'amusa à le taquiner, tu ne peux pas nier que tu sois Irlandais, puisque tu es né en Irlande!

—La belle raison, répondit le bourgeois; à ce compte-là, si j'étais né dans une écurie, je serais donc un cheval!

AUX APPRENTIS.

DES DANGERS QUE PEUT RENCONTRER UN BON PETIT APPRENTI JUSQUE DANS SA FAMILLE.

Les familles en général, et surtout les familles ouvrières, ne sont pas toutes, hélas! ce qu'elles étaient autrefois en France. Quand la Religion était l'âme de la société, l'Eglise faisait régner le bon DIEU et son Evangile au foyer domestique. Tout portait au bien, et les parents et les enfants; personne ne songeait à travailler le dimanche, à ne pas aller à la Messe et aux offices; on faisait en commun la prière du matin et du soir; le père de famille lisait tout haut quelques pages de la *Vie des Saints*, ou de quelque autre bon livre qui apportait à tous de salutaires et consolantes pensées. On eût montré au doigt l'homme qui n'aurait pas fait ses pâques; et aux bonnes fêtes, la famille entière, le père et la mère en tête, s'approchaient religieusement des sacrements.

Avec la foi, le respect des parents, les bonnes mœurs, la paix, la joie régnaient dans les plus humbles ménages d'ouvriers; et si l'on y souffrait, comme aujourd'hui, de la maladie, de la gêne et des autres misères, le remède était à côté du mal, et l'on avait JÉSUS-CHRIST et son beau ciel pour se consoler de la terre.

En est-il encore ainsi de nos jours? Hélas, hélas! la Révolution, avec son cortège de mensonges, d'utopies, de destructions sacrilèges, a bouleversé la société. Elle a ébranlé la foi de notre pauvre peuple, si bon au fond et si chrétien. Elle a séparé l'ouvrier du prêtre; elle a arraché à l'amour protecteur de JÉSUS-CHRIST le pauvre ouvrier, qui avait si besoin de lui, le pauvre petit enfant du peuple qui ne trouvait que là soutien, consolation, dévouement, tendresse.

De là, de grandes misères morales dans le sein d'un trop grand nombre de familles ouvrières. Parce qu'il n'est plus chrétien, parce qu'il a oublié le chemin de l'église, le père ne donne plus à ses enfants que des exemples déplorables; heureux quand il ne devient pas un pilier de cabaret, et quand, avec l'ivresse et l'inconduite, il ne rapporte pas au logis les blasphèmes, la colère et les coups.

Ordinairement meilleure, la mère elle-même est souvent bien indifférente; ou du moins bien peu éclairée sur ses devoirs, et en particulier sur ses devoirs de mère chrétienne. Au lieu de seconder le prêtre, comme c'est son devoir; au lieu de l'aider à conserver la foi et les mœurs de ses enfants, elle ne s'occupe pas d'eux au point de vue religieux, absolument comme s'ils n'avaient pas d'âme; parfois même, elle va jusqu'à les détourner de la pratique des sacrements ou de la fréquentation de telle ou telle réunion chrétienne, qui est le seul moyen de persévérance laissé à son fils apprenti.

Juge, mon pauvre enfant, quels dangers trouve l'apprenti dans une pareille famille! Et c'est un danger de tous les jours, de tous les instants; un danger que rend plus grave le meilleur, le plus légitime des sentiments, le sentiment et l'affection que nous devons tous à nos parents.

J'ai connu quantité d'excellents enfants que la triste influence du foyer domestique a refroidis d'abord, puis éloignés du bon DIEU, puis fini par perdre totalement. Et quand le mal était fait, la mère, parfois même le père, venait se lamenter. s'irritant contre le coupable: il l'était bien, en effet; mais cette mère indifférente, ce père sans religion ne l'étaient-ils pas cent fois davantage?

DIEU veuille t'épargner cette lutte domestique, mon pauvre enfant! Elle est bien cruelle au cœur; mais, ne l'oublie pas, elle devient un devoir, un devoir de conscience; car Notre-Seigneur JÉSUS-CHRIST lui-même dit à tous: "Si quelqu'un aime son père, ou sa mère, ou ses frères, ou ses sœurs, ou sa maison plus que moi, il n'est pas digne de moi."

Mais si tu te trouvais dans cette nécessité, il faudrait, tout en restant inébranlable dans ta fidélité à la Religion, concilier le plus possible à ton devoir envers DIEU et ton devoir envers tes parents. Il faudrait éviter avec grand soin, de les choquer, de les irriter sans nécessité.

Il faudrait tâcher de remplir tes devoirs religieux sans bruit et en dehors d'eux, et abonder vis-à-vis d'eux en patience, en douceur, en toutes sortes d'égards. Le bon DIEU te soutiendrait certainement dans cette lutte; et tôt ou tard tu lui ramènerais tes pauvres parents.

Mais ce que je te recommande par dessus tout, c'est d'aller chercher souvent, très-souvent lumière et soutien auprès de ton confesseur. Si tu le peux, vas-y tous les dimanches; dans une situation pareille, ce n'est pas trop. Il te donnera, pour toutes sortes de difficultés, des conseils dictés par la foi et par l'expérience; en t'appuyant sur lui, tu seras sûr de ne pas faire de faux pas.

Que si tu avais le malheur d'avoir des frères ou des sœurs qui ne fussent pas ce qu'ils doivent être, ne les suis pas; parce qu'ils se jettent à l'eau, ne sois pas assez mouton pour t'y jeter comme eux. Ne les écoute pas; envoie-les promener de la belle façon. Ici, la séduction de l'exemple est plus dangereuse encore peut-être que lorsqu'il s'agit de parents qui ne sont pas ce qu'il faut.

Mais en voilà assez sur ce douloureux chapitre. J'espère, mon brave enfant, qu'il ne te concerne point; et qu'au lieu d'avoir à lutter dans le sein même de la famille pour demeurer fidèle à ton DIEU, tu n'y trouves et tu n'y trouveras jamais que des encouragements, que de bons et très-bons exemples.

J'espère que ton père et ta mère, si le bon DIEU te les a conservés jusqu'ici, pourraient me dire ce que j'entendais un jour de la bouche d'un pauvre peintre-vitrier, d'un ouvrier de Paris: "Je ne me rappelle pas, disait-il, avoir donné à mon garçon un seul mauvais exemple. Je ne lui ai jamais dit: "Mon fils, fais ta prière;" Je lui ai toujours dit: "Mon fils, faisons notre prière." Je ne lui ai jamais dit: "Va te confesser, va à la Messe, va communier;" je lui ai toujours dit: "Mon enfant, je vais me confesser; veux-tu venir avec moi? Allons à la Messe; allons recevoir ensemble le bon DIEU."

Heureux le fils qui entend parler ainsi son père! Heureux l'apprenti dont la jeunesse est soutenue par de tels exemples!

SÉCUR.

O. P. partait pour un voyage: "Mon fils" lui dit son père, ne passe pas sur les ponts où il n'y a pas de garde-fous!...

Un bourgeois d'une cinquantaine d'années, se disant ci-devant boucher, vient réclamer à la station de police, place Jacques-Cartier à Montréal, son parent et ami F. B. (qui s'était noyé, et qu'il croyait être celui qu'on venait de retirer de l'eau) disparu depuis plusieurs jours.

—Avait-il, lui demanda le sergent de police, quelque signe particulier?

—Oui, monsieur. C'est bien facile à reconnaître il bégayait.

En face de tous les moyens de destruction que le monde moderne accumule contre l'Eglise, un vieillard est toujours à Rome, toujours le même depuis dix-huit siècles, depuis le jour où, par son corps mis en croix, Saint Pierre a pris possession de la Ville éternelle; il est là vêtu de blanc, auprès du tombeau des Apôtres, au-dessus des catacombes des martyrs, dépouillé de son patrimoine, ayant vu tomber un à un tous les clous du bouclier sacré dont la chrétienté l'avait couvert, sans défense, n'ayant plus d'autre force que l'excès même de sa faiblesse.

Cependant, rien dans l'Eglise ne trahit son âge avancé, on dirait plutôt que les années n'ont fait qu'ajouter à sa sérénité confiante. Est-ce qu'elle paraît découragée de son avenir, lasse des dogmes que, sans y changer un mot, elle enseigne toujours, incrédule aux promesses d'éternité qu'elle ne cesse pas de se répéter à elle-même?